

où elle succombe parfois, mais d'où elle sort souvent radieuse et résumée aux plus beaux vers qui aient jamais été écrits. Cette beauté suprême, victorieuse de l'épreuve à laquelle la soumet une sorte d'infirmité native, répand sur ce qui l'entoure son rayonnement divin où disparaissent les imperfections voisines. Qu'importent les labyrinthes des périphrases alambiquées, les détours des inversions pénibles, les traverses d'images confuses, quand on arrive au sommet d'où tout se coordonne et s'unifie en un paysage transparent et pur.

Il ne s'agit pas là seulement des tout à fait mauvais poèmes de Vigny (Chaque poète en a de tels dans son œuvre). Non, je veux parler de poèmes justement célèbres et qui ne sont pas exempts de ces vers où l'expression s'estropie, où la pensée s'obscurcit, où la langue défailit. La sublime Maison du Berger elle-même contient quelques-unes de ces strophes douteuses, mais qu'on oublie en les lisant pour ne ressentir que la beauté supérieure où s'achève cette harmonieuse lamentation du plus hautainement mélancolique et du plus gravement douloureux de nos poètes, celui dont la gloire ne s'est approchée qu'avec une sorte de timidité respectueuse... Si, comme dans la délicieuse fable du Marchand de Venise, la poésie fût venue à lui sous la figure de Portia, précédée de trois coffrets scellés, l'un d'or, l'autre d'argent et le troisième de plomb, c'est ce dernier qu'il aurait, comme le jeune Bassanio, touché de sa baguette, et le portrait qu'il y eût trouvé eût été non point l'image de la Muse bruyante

qu'applaudit le succès et qu'escorte l'acclamation, mais celle de la Muse silencieuse et grave qui, selon le vers du poète,

Marche à travers les champs, une fleur à la main.

*
* *

Ce n'est qu'après la mort de Vigny que parut le recueil qui contient, avec quelques autres chefs-d'œuvre comme la Colère de Samson, la Mort du Loup et l'Esprit pur, la Maison du Berger. Ce petit volume des Destinées est doublement pathétique du long silence qui le précéda, du silence éternel qui le suivit. C'est un testament. Vigny y a révélé le secret suprême de sa certitude. Il y dit son dernier mot d'homme, de poète et de philosophe. Il y a avoué sa triple amertume contre le temps, l'amour et la foi, sa rancune humaine, amoureuse et divine. Un triple sceau de cire noire semble pendre au bas du parchemin funèbre. Vigny fut d'âme passionnée et mélancolique. Son désespoir spirituel se mêla aux angoisses toujours vives de la sensibilité. Il restera parmi les grands tragiques de la pensée, et ce furent de douloureuses rêveries, celles où son long silence consuma intérieurement les forces méditatives de son esprit. Cette vie taciturne où il se renferma durant vingt-cinq années laisse inquiet du drame de solitude et d'orgueil qu'on y pressent... Sa noire silhouette passe et

repassé, en notre imagination, derrière les fenêtres tard éclairées de ce château du Maine-Giraud qu'il aimait. Promenade silencieuse d'un homme en soi-même, nuits amères et exaltées où s'épuisa la stérilité apparente de sa retraite. Vie stoïque et triste. Les maux du corps se joignirent aux tourments de l'esprit. La Tour d'ivoire semblait déjà muette comme un tombeau.

Durant ces années, Alfred de Vigny écrivit peu. J'entends par là qu'il donna rarement à sa pensée sa forme définitive. Les poèmes des Destinées naquirent à de longs intervalles. Vigny se contentait de se noter sur des carnets. Ils nous donnent le sens de ses méditations et nous conservent certains plans, certains projets, mais il manque à ces fragments la magie ordonnatrice. Ils ne nous offrent que la poussière du diamant secret. Où sont sa structure, sa réfraction, ses angles, ses facettes, sa cristallisation exacte ?

Alfred de Vigny eut, d'ailleurs, davantage l'amour des idées que l'amour des mots par quoi on en réalise poétiquement l'expression. Il les aimait pour elles-mêmes et finit par n'aimer qu'elles. C'est en elles qu'il vécut. Elles le possédèrent au point qu'il dédaigna souvent de les asservir aux subtiles lois de l'incantation poétique qui les incarne en leur beauté. Il les préféra en leur essence. Il regarda croître en lui leurs fleurs invisibles, et au-dessus du jardin fermé de son âme douloureuse et odorante, nous voyons voltiger, au-dessus des corolles cachées dont nous respirons le parfum et dont ils

*portent sur les ailes les divines couleurs, quelques-uns
des papillons immortels que la Psyché intérieure envoie
jusqu'à nous porter le message de sa mystérieuse présence.*

Henri de RÉGNIER,
de l'Académie française.

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES.



PRÉFACE.

Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on peut le faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Épique ou Dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Août 1837.





LIVRE
MYSTIQUE.



MOÏSE.

POÈME.

LE soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.

Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?

Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,

Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.

O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priaît sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avavançait pensif, et pâissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉLOA
OU
LA SOEUR DES ANGES.
MYSTÈRE.

C'est le serpent, dit-elle, je l'ai
écouté, et il m'a trompée.

GENÈSE.

CHANT PREMIER.

NAISSANCE.

IL naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;

Et de là poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée ;
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,

Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
Son beau front est serein et pur comme un beau lys,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux partagés, comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieus
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.

C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante ;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
Heureux le monde offert à ses pas secourables !

Quand elle aura passé parmi les malheureux,
 L'esprit consolateur se répandra sur eux.
 Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
 Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
 Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
 Des langages humains défiant l'indigence,
 L'Éternité se voile à notre intelligence,
 Et pour nous faire entendre un de ces courts instants,
 Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
 Un jour les habitants de l'immortel empire,
 Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
 « Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
 Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
 N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
 On le nommait *celui qui porte la lumière* ;
 Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
 Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
 La Terre consacrait sa beauté sans égale,
 Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
 Diamant radieux, que sur son front vermeil,
 Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
 Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
 Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
 Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
 Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux ;
 La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
 Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;

Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
Nul Ange n'osera vous conter son histoire,
Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
Un homme qui gémit trouve la solitude ;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du Nebel, senteurs du Cinnamome,

Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie ;
Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les cieus, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des Bergers :
Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;
Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Éloa s'abreuvait de son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde ;



**ET LES VIERGES SES SŒURS S'UNISSANT EN CORTÈGE,
COMME AUTOUR DE LA LUNE ON VOIT LES FEUX DU SOIR,
SE TENANT PAR LA MAIN COURURENT POUR LA VOIR.**

Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
 Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
 Les Vierges quelquefois, pour connaître sa peine,
 Formant une prière inentendue et vaine,
 L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
 Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
 Et de quel prix serait son éternelle vie,
 Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
 Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
 Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
 Éloa répondait une seule parole :
 « Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
 On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,
 Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
 Regarde autour de soi la céleste campagne,
 Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
 Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
 Bercé sous les bambous et la longue liane,
 Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
 Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri ;
 Une verte émeraude a couronné sa tête,
 Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
 La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
 Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...

Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux intérieurs.

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.

Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
 Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
 Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
 Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
 Comme une garde agile, et dont la profondeur
 De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
 Mais après nos soleils et sous les atmosphères
 Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
 L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
 Par un noir tourbillon lentement entraîné.
 Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
 Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
 Et lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
 On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
 De ces trois régions n'atteignent la dernière.
 Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
 Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
 Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
 Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
 Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
 De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
 Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
 Du rire des Démons l'inextinguible offense ;
 Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
 Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
 Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
 Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,

Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la Nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;